

L'oranger

Suzanne Robillard

Number 77, Summer 1998

Le père

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13714ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Robillard, S. (1998). L'oranger. *Moebius*, (77), 129–134.

SUZANNE ROBILLARD

L'oranger

*Passer sans laisser de traces est peut-être la
meilleure façon de conquérir le temps et l'univers
– passer et ne pas laisser une ombre sur les murs.*

Marina Tsvetaieva, *Poèmes de la fin*, cité par
P. Auster in *L'invention de la solitude*

A. Parce qu'ils s'aiment tant, mon père et ma mère ont quitté Montréal et leurs familles. Ils vivent loin. Mon frère Pierre et moi nous vivons ici, à Montréal. Nous ne voyons presque jamais les familles de nos parents. Notre famille, c'est Margo et Simon – les parents –, et les enfants – mes frères, Pierre et Hugo. Je suis l'aînée.

Nous avons appris que nos parents aiment les leurs et, à cause de ça, nous les aimons aussi – de loin. Nous savons qu'ils mourront avant nous comme nous savons que d'ordinaire, les parents meurent avant leurs enfants. Mes frères et moi, nous savons.

B. Fin de l'hiver 1992, je partage un logement avenue du Mont-Royal avec mon frère Pierre. J'ai du mal à vivre avec lui. J'entends ma mère au téléphone me dire que Samuel Chevrier, le père de mon père, est malade. Je raccroche.

— Pierre, grand-papa est malade.

C. Mon grand-père est seul maintenant dans sa maison. Il a maigri, fondu. Il est faible. Il continue à peindre mais fait des taches de peinture partout où il passe. Dans la maison, on peut le suivre à la trace. Il laisse derrière lui un sillon de taches de couleurs qui contraste avec l'idée que je me fais de la couleur que doit avoir la maladie. Il dort beaucoup et mange peu. Il n'a jamais beaucoup parlé et ça ne change pas. Je l'observe. Dans ce corps de vieil homme malade, il y a les *reflets* de mon père et ceux de son fils Hugo. Ils se ressemblent. Trois hommes

blonds, très blonds, avec les yeux bleus comme une mer d'automne quand le ciel est couvert. Leur bouche est large et s'ils sourient, leur lèvre inférieure se gonfle imperceptiblement – comme pour moi.

Je pense au corps de mon grand-père et j'y vois la diffraction des années. Comme un miroir déformant où s'inscrivent à la fois l'image de Simon et celle d'Hugo, son plus jeune fils. Une surimpression. Un palimpseste.

D. Pierre accompagne le grand-père. Ils s'en vont en voiture acheter des médicaments ou de la térébenthine ou une lumière pour la voiture. Je ne sais plus. Il a toujours été un mauvais chauffeur, le grand-père, et il n'a jamais accepté d'être conduit par qui que ce fût. On en rit encore de cette façon qu'il avait de mal conduire. On s'étonne qu'il ne se soit jamais blessé – ou tué.

Mon frère m'a dit qu'il suivait l'autobus de la ville. C'est-à-dire qu'à tous les arrêts, il ralentissait, se tassait le long du trottoir, s'arrêtait, puis repartait derrière l'autobus.

E. Je reste dans la maison de la place d'Aiguillon. Dans cette maison, rien n'a changé. Depuis mes anciens souvenirs de petite qui venait parfois avec ses frères se faire garder, jusqu'à aujourd'hui, cette maison est restée la même. Les mêmes tableaux aux mêmes endroits, les couleurs sur les murs, les meubles, les odeurs, les tapis d'Orient, le piano d'en bas et celui d'en haut, le tiroir des enfants, le bureau bleu de mon grand-père... Tout est pareil. Tout est comme avant. Tout a toujours été comme ça. Mais aujourd'hui il fait silence, tellement silence...

Il y a les plantes près de la grande fenêtre du salon. Ma grand-mère aimait par-dessus tout les orangers. L'hiver, ils allaient en voyage au soleil. Elle et son mari s'aimaient tendrement. Là-bas, ils dansaient ensemble. Très bien, à ce qu'on m'a dit. Elle ramenait un plant d'oranger dans une boîte spéciale à cause de la douane.

Puis elle a dû cesser de voyager à cause de son arthrite. Alors, chaque fois que quelqu'un de sa connaissance partait en Floride, elle demandait de lui en rapporter un. Maintenant qu'elle est morte, les plantes sont moins belles. Les avocatiers n'ont plus que quelques feuil-

les, ses orangers ne fleurissent plus. Il y avait un grand ficus près de la fenêtre du salon. Il a dû mourir.

F. Il me semble que ni le temps ni la mort de la grand-mère ne pourront changer quoi que ce soit à cette maison. Désormais, mon grand-père l'habite seul, entouré du silence particulier des maisons en deuil. Il a appris à se faire à manger. Il a cessé de travailler à soixante-dix-neuf ans quand elle est morte et s'est mis à peindre. Je ne sais pas comment il se sent ni à quoi il pense. Tout ce que je sais, c'est que ce silence qui a envahi toute la maison pèse lourd sur moi. Il n'y a pas d'écho ici. Si on criait, le cri serait avalé par la maison et jamais on ne le retrouverait, jamais.

Tout s'est immobilisé, s'est glacé, dans une nostalgie qui me rappelle les souvenirs tristes, de l'enfance. Comme le jour où on a perdu notre chien ou celui où on a cessé de croire aux fées. *Le silence vient vous serrer si tendrement à la gorge que vous en gardez pour toujours l'envie de pleurer.*

G. Mon grand-père soignait la vie des autres dans son cabinet du 2334 de la rue Saint-Denis. Pas dans sa maison. Là, la vie, c'était l'affaire de sa femme. Là, il n'y avait pas de musique sauf quand elle chantait et, souvent, elle chantait toute la journée.

Mais elle est morte. La maison avec elle. Maintenant c'est lui, l'habitant de cette maison des morts, qui commence à vivre la sienne.

H. Pierre et moi, nous rentrons chez nous. On se raconte combien c'était drôle les bruits que grand-papa faisait avec sa bouche pour nous amuser quand on était petits. On sait qu'à quatre-vingts ans, la vie se fatigue plus vite qu'à dix-neuf ou qu'à vingt-deux ans.

Ce jour-là, j'ai vu le travail compétent de la mort. Ce jour-là, je n'ai été ni choquée ni angoissée, mais lasse, immensément lasse. J'étais prise d'une tristesse sourde pour ce que notre père, mon père allait vivre. Aujourd'hui encore, j'essaie de m'imaginer sa douleur. C'est pas vrai. En vérité, j'essaie d'imaginer la mienne à sa mort à lui, sans qu'aucune image pourtant ne surgisse.

I. La semaine, Pierre et moi téléphonons à notre grand-père. Il s'étirole. Nous tâchons de prendre soin de

lui, de déjouer l'épuisement qui le gagne. L'empreinte vive d'un appel, un jour de printemps, s'est lovée en moi. Pour toujours.

Notre frère, Hugo, est en visite. Nous appelons notre grand-père. C'est le soir. Pierre signale. Il le salue, lui parle un peu. Il pleure. Hugo écoute. À son tour, il pleure. Moi je ne sais pas ce qu'ils se disent. Je regarde Pierre. Je regarde les yeux noyés d'Hugo. Il me tend le téléphone...

J'entends une voix que je ne reconnais pas, une voix pleine de peur et de pleurs. Le père de mon père, cet homme têtu qui ne s'est jamais ouvert à nous, étouffe ses sanglots. Nous savions qu'il nous aimait comme les grands-parents aiment leurs petits-enfants et vice-versa. Mais aujourd'hui, je prends la mesure du lien qui m'unit à lui, cet homme que j'ai toujours appelé «grand-papa». Pour la première fois, je vois l'homme qu'il est. Un homme avec des craintes, des joies — comme ceux, plus jeunes, que je croise et que j'aime, parfois. C'est inouï.

Un homme vieux, plein d'une vie plus vaste de bonheur que de malheur, me dit:

— Sophie, j'ai peur de mourir. J'ai peur de Dieu!

Je lui ai parlé le plus doucement que j'ai pu. Je lui ai parlé de sa femme qui, alors qu'elle mourait et qu'il lui demandait si elle avait peur, lui avait répondu: «Non.» Ce jour-là, dans la chambre d'hôpital de ma grand-mère, j'étais près de la porte et je regardais son mari lui tenir la main. Il avait dit: «Moi j'ai peur!»; et elle, désarmante de douceur et de confiance, avait répondu: «C'est que tu n'es pas prête, Minou», avec un sourire si beau de sérénité.

Je me suis rappelé le bonheur avec lequel elle était partie. Je lui ai dit ce qu'elle m'avait appris de sa mort et à travers sa mort, de la mort en général. Pendant tout ce temps, il a continué à pleurer. Doucement. Je lui ai dit que cette fin de semaine, papa et maman allaient venir et que nous, nous viendrions aussi. Il a dit qu'il nous attendait. Il a dit qu'il nous aimait.

J. Mon père, ses frères et sa sœur ont trouvé deux dames pour prendre soin de leur père mourant. Plus le temps passait, plus il faiblissait. Et, bien assez tôt, il ne pourrait plus marcher. Mais ces femmes, si elles peuvent

prendre soin des vieux, ne connaissent rien aux mourants. Alors elles se plaignent de ce que Samuel est un homme difficile qui les tient éveillées la nuit et qui ne mange pas suffisamment ce qu'elles cuisinent. Peu à peu, elles ont réalisé qu'elles gardaient un homme qui voulait mourir dans sa maison. Elles sont parties. Je pense qu'elles ont eu peur. Encore, il a fallu chercher, pour trouver quelqu'un qui accepte de venir vivre avec un homme *malade*.

K. Dans sa chambre, ils ont fait installer un lit d'hôpital. Il ne se lève plus jamais. Il urine dans un contenant prévu à cet effet et je ne sais pas ce qui se passe quand il doit déféquer. Je sais que, la nuit, il porte une «couche pour adultes». Il regarde le tennis à la télévision. Il a toujours aimé le tennis. J'imagine que le son régulier de la balle frappée par les raquettes le berce. J'imagine qu'il doit être bon d'être bercé quand même la vieillesse s'achève. J'imagine que mon père et sa sœur se souviennent d'avoir été bercés par lui. Moi, si j'en ai la souvenance, je me la suis inventée parce que cela doit être si bon. Je ne lui ai que tenu les mains. Je ne l'ai pas bercé. Je l'ai embrassé sur ses joues maigres et j'ai caressé ses bras.

L. Un soir d'été, Hugo et moi sommes seuls dans la maison du grand-père. Seuls avec lui. Nous le gardons ensemble. Je prépare notre repas pendant qu'Hugo sert les apéritifs. Nous montons dans sa chambre et buvons, puis mangeons avec lui. Nous rions aussi. Il a cessé d'avoir peur. Il nous dit qu'il est heureux que nous soyons là. Il fait soleil. Je porte une robe qu'il aime et un parfum qu'il m'a donné. Nous sommes là tous les trois, les petits-enfants adultes et le grand-père mourant dans une *intimité heureuse*. En cet instant, personne n'a plus peur de la mort puisque nous évoluons près d'elle – soutenus par elle.

Plus tard, nous préparons Samuel pour la nuit. Nous lui enfilons un pyjama propre. C'est un homme élégant qui a de beaux pyjamas. Il nous dit qu'il doit porter une couche. Hugo et moi nous regardons, perplexes, nerveux. Nos regards se croisent au-dessus de son corps. On n'a jamais vu ça, une couche pour adulte.

La chose la plus incroyable nous arrive alors: une crise de rire incontrôlable et fou s'empare de nous. On rit, on rit tellement qu'on a du mal à respirer. On n'entend plus que le rire. Comme si c'était l'unique voix. Il rit, lui aussi. Nous sommes si maladroits, si jeunes.

M. Après le décès de M. Samuel Chevrier, un lundi d'octobre 1992, un prêtre a confié à ma mère que les seules personnes en qui il avait réellement confiance étaient: son unique fille, mon père et ma mère, mon frère le plus jeune et moi; des membres de sa famille. Quand ma mère m'a dit ça au téléphone, je n'ai pas su quoi en faire. Je ne le sais toujours pas.

N. Pour ses funérailles, je me souviens d'avoir changé la couleur de mes cheveux. Je portais des vêtements noirs. Mais mes cheveux étaient roux, tellement roux. Je me souviens.

O. Pour ses funérailles, ma mère, comme les autres fois, m'a donné une douzaine des roses rouges qui fleurissaient la tombe.

P. Les fleurs que je préfère sont les roses mortuaires. Je les sèche et les garde. Dans de grands vases de verre gais je mélange les fleurs de mes anniversaires et celles de mes deuils. Ceux qui disparaissent en premier sont nos aïeux, les gardiens du nom. Ceux qui restent transmettent leur héritage comme ils peuvent. Moi je reste et me souviens comme je peux.

Q R S T U V W X Y Z. Alors, je n'écrirai jamais qu'un interminable répertoire des disparitions. Des images, des traces criblées d'un manque exigeant, celui de la mémoire morte.